famous view in all its perfection before us, we made our adieux to the great peaks.

I will conclude by saying that, though nothing is more to be deprecated than the arrival of the tourist multitude at Cogne, I was delighted to see there so many and so friendly mountaineers. Who knows of how many climbers history will in future summers have to relate—

> Though Zermatt's glories did his youth engage,
> He sought the Graians in his riper age?

THE FIRST ASCENT OF THE CENTRAL AIGUILLE D'ARVES.

By BENOÎT NICOLAS MAGNIN.

[This interesting ascent, though made in 1839, remained unknown to students of Alpine history till 1878. In that year the following narrative was read by the author at the Congress of the Learned Societies of Savoy, which was held on August 12–13 at St. Jean de Maurienne. Mr. Coolidge first heard of this ascent at Valloires on July 23, 1878, and on August 13 received from the author—then a notary at St. Michel de Maurienne—the original MS., which is still in his possession. It was printed in a limited number of copies for the Congress, and is here reprinted—the readings of the MS. being always preferred to those of the printed edition—as an important document relating to Alpine history. There are certain details in the narrative—*e.g.* the cities seen from the summit—which are due to the fancy of the spectators, but the fact of the ascent is established by a curious bit of evidence. In 1876 Signor L. Vaccarone discovered at the foot of the last rocks a Sardinian coin, which had escaped the notice of Mr. Coolidge in 1874, but (as stated below) had been left just in that spot, with another coin, by the 1839 party. Mr. Coolidge found a cairn on the summit, which he attributed to a legendary Savoie, a hunter, who no doubt really was one of the MM. Magnin. But since 1878 Mr. Coolidge has publicly and frequently maintained the reality of the ascent of 1839, his own climb in 1874 having been only the first by a traveller. For full details as to the whole story see 'Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné,' vol. xvi. 1890, pp. 119–122. The original MS. is adorned with a quaint pen and ink sketch of the three Aiguilles d'Arves, which we regret we cannot reproduce to illustrate the present reprint.]

Le 2 septembre 1839 était une de ces belles journées au ciel pur et sans nuages. Dès la veille nous [*sc.* les frères Pierre Alexis et Benoît Nicolas Magnin] avions fait nos préparatifs pour une excursion de chasse du côté des Aiguilles d'Arves. Partis vers une heure du matin, passant par la montagne du Vallon, nous arrivons aux premiers lueurs de l'aurore sur les hauteurs au-dessus des Carrelets. Nous y avons fait une halte pour observer le lever du soleil sur les plus hautes cimes. Bientôt nous avons vu des rayons illuminer les neiges éternelles du sommet du Mont-Blanc, et au même instant il colorait de ses rayons rouges la cime de l'Aiguille d'Arves du milieu, et peu d'instants après le sommet de deux pics du massif de montagnes des Hautes-Alpes au delà du Lautaret. De là nous avons traversé Combe Mianne, soit Combe Gelée, au milieu de laquelle serpente sur un pavé de pierres un

Digitized by Google

petit ruisseau, dont les eaux étaient congelées ; jamais nous n'avions vu de vallée aussi dénudée et aussi sauvage. De là on n'aperçoit aucune trace de végétation : on y est si isolé qu'on se sent pris par un sentiment indicible de tristesse, mêlée d'admiration, par la contemplation des horreurs de la Nature. Ensuite nous avons escaladé la montagne au-dessus de Bardes, recouverte de blocs de rochers cyclopéens, et arrivés au revers, nous nous sommes trouvés en face des Aiguilles d'Arves. Alors nous avons aperçu un troupeau de chamois couchés sur le glacier entre l'aiguille du milieu et celle à droite. Nous sommes partis dans l'espérance de les surprendre en arrivant à la butte inférieure du glacier. Après avoir franchi la butte nous découvrons, la carabine à la main, la surface du glacier, mais nous n'y voyons plus aucun chamois.

L'aîné des frères remonte le glacier près de l'aiguille à droite, et le passe sans incident. Le second, qui suivait de quelques pas en arrière, enfonce de la jambe droite, qu'il balance dans le vide, sans recontrer aucune paroi : sentant qu'il était sur une crevasse, il se jette en arrière (sans oser aller voir à l'orifice du trou dont il venait de dégager sa jambe), puis fait un détour pour passer le glacier sur un autre point, en sondant la neige avec la pointe de son bâton.

Arrivés entre les deux aiguilles, nous nous arrêtons un instant, et nous voyons la troupe de chamois qui remontait obliquement l'aiguille du milieu, et de temps en temps nous en voyons disparaître, d'où nous avons conclu qu'il y avait un passage, soit une anfractuosité, dans le roc, qui paraissait presque perpendiculaire et uni comme une muraille : sans cette indication fournie par les chamois nous n'aurions jamais pensé qu'il soit possible d'y passer.

Quelque temps après nous voyons bouger au sommet de l'aiguille : avec nos longues-vues nous avons parfaitement distingué que c'étaient les chamois qui y étaient arrivés.

Nous nous acheminons vers le passage qu'ils nous avaient indiqué, et nous arrivons assez facilement jusques vers l'arête du milieu de l'aiguille, et à peu près à moitié de sa hauteur, et nous nous trouvons à côté d'un couloir recouvert de glace sur une largeur de deux mètres environ. Nous taillons, avec nos pics, chaque pas dans la glace pour atteindre un banc de roc recouvert de cailloux calcinés que nous avons déblayé sur une largeur de trois à quatre mètres.

Après avoir franchi ce passage nous nous trouvons à la face S.E. de l'aiguille, qui, à notre grande surprise, présente un gigantesque escalier, dont chaque marche a une largeur, à peu près régulière, d'un mètre, sur une hauteur d'un mètre et quelques centimètres, et qui s'étend près du sommet de l'aiguille.

Par l'une de ces larges assises nous traversons jusqu'à l'arête vis à vis de l'aiguille gauche, et avançons sur la face qui donne du côté des Arves. De là il était impossible de monter.

Nous retournons vers l'escalier des géants, dont nous avons escaladé les hauts degrés, en nous aidant des bras et des genoux, et nous arrivons à environ quatre ou cinq mètres de la fine pointe,

Digitized by Google

qui présente la forme d'un vaste fauteuil dont le dossier est tourné du côté des Arves. Arrivés à ce point, notre premier soin fut de rechercher si nous y découvrions trace d'homme, et nous n'en avons point aperçu.

Nous avons aplati une balle de carabine, où nous avons gravé notre nom, avec la date de notre ascension (' Magnin, 2 septembre 1839 '), et l'avons déposé dans une cavité dans le roc, formée probablement par la décomposition d'un caillou de matière friable (car la masse des aiguilles est composée d'un poudding, soit mélange de sables pétrifiées, renfermant des cailloux roulés dans les eaux de différentes natures, les uns quartzeux, les autres schisteux, etc.) Nous y avons déposé en même temps une pièce de monnaie sarde de trois centimes, une pièce de monnaie autrichienne et une poignée de chevrotines.

Après avoir un peu mangé et pris un peu d'eau de vie, dont nous ne sentions pas la force à cette altitude, nous tentons d'arriver au fauteuil, soit à la fine pointe. Nous traversons un petit banc de roc d'environ quarante centimètres de largeur, situé sur la face du côté de Montrond, puis nous franchissons un degré de plus d'un mètre de hauteur, en nous hissant avec les bras. Nous arrivons au fauteuil, et posons nos mains sur son dossier.

Une inexprimable émotion s'empare de nous: jamais nous n'avions supposé qu'un spectacle aussi grandiose puisse s'offrir à nos yeux. Nous dominions toutes les montagnes environnantes, et par une illusion d'optique il nous paraissait que nous étions aussi élevés que le Mont-Blanc, qui nous paraissait très rapproché, et que nous voyons à découvert au N.E., et au delà le Mont-Rose, et la chaîne des Alpes s'abaissant dans le Tyrol.

Au N.O., par-dessus les montagnes des Villards et le massif de la Grande-Chartreuse, on voit distinctement la basilique de Fourvières et le faubourg de la Croix-Rousse; l'emplacement de Lyon était recouvert d'une épaisse fumée, qui dérobait la vue des édifices. Avec les lunettes on distinguait tous les vitraux de Fourvières et les bâtiments étayés de la Croix-Rousse, et au delà de vastes plaines.

Au levant, et sur une ligne passant au-dessus du Mont-Thabor et de Roche-Melon, on voit les plaines du Piémont et de la Lombardie, à perte de vue; mais la première chose qui frappe la vue c'est la basilique qui domine la colline de Superga, et le chemin qui y conduit, et qu'on distingue jusqu'au faubourg de Pô, dans toutes ses sinuosités, puis la ville de Novare, et au delà du Tessin la ville de Milan, dont nous n'avons pu distinguer que le boulevard, avec une rangée d'arbres, et la façade des premiers bâtiments, le surplus de la ville étant dérobé à la vue par une vaste fumée.

Au S.E. on voyait le Mont-Viso, la Tournette, et la chaîne des Alpes Maritimes qui s'abaissait du côté de Nice, et au delà une vaste plaine bleue que nous avons pris pour la Méditerranée, et qui se confondait avec l'horizon.

Au S.E. et à l'O., seulement la vue fut bornée par les montagnes. Après avoir examiné dans tous les sens, étendus sur le fauteuil,

Digitized by Google

nous tournons nos regards vers le zénith, et nous voyons une couronne toute noire au-dessus de nos têtes, et près de la couronne un bleu très clair qui devenait plus foncé à mesure que le regard s'approchait de l'horizon.

Éblouis par ce merveilleux panorama, nous n'avons pas pensé à consulter l'heure, d'autant que le soleil était encore élevé à l'horizon, lorsque, regardant nos montres, nous voyons qu'il était cinq heures. Promptement nous faisons quelques pas de descente jusques près du degré du côté de Montrond, en face d'une profondeur perpendiculaire et vertigineuse. Nous disons simultanément qu'il faut nous tourner la face contre le roc, et nous nous laissons glisser doucement, en tenant les mains aux aspérités du roc jusqu'à ce que nos pieds recontrent le petit banc de roc que nous traversons. Nous effectuons sans difficulté la descente par le passage suivi en montant, et arrivons au pied du glacier à la tombée de la nuit, et continuant notre marche, nous arrivons chez nous à une heure du matin.

Note.—Dès que nous avons approché du sommet de l'aiguille chaque quart d'heure nous sentions un pressant besoin de manger, et quelques bouchées suffisaient pour calmer l'appétit, et nous sentions l'un et l'autre un gonflement au front, et en même temps une forte démangeaison aux narines, sans doute effets de la raréfaction de l'air.

Conclusion.—Avec peu de travail et de dépense on pourrait rendre le passage facile et sans danger, et qui sait si, après l'accomplissement de ce travail, les Aiguilles d'Arves ne deviendraient pas, après le Mont-Blanc, le lieu le plus fréquenté par les touristes des différentes nations, qui y seraient attirés par le magnifique panorama qui s'y présente? (n'y attirera pas de nombreux touristes des différentes nations?)

Toutefois avant l'exécution de quelque travail on ne pourrait conseiller l'escalade du fauteuil, qui (en l'état actuel) est dangereuse, car le plus jeune des frères Magnin, qui avait alors 24 ans, plus impressionnable, à cause de son âge, pendant le mois qui a suivi cette ascension a rêvé plusieurs fois être à la descente de ce passage, mesurant de l'œil la profondeur vertigineuse de l'abîme, et se réveillait en sursaut, en sentant bouillonner le sang dans ses veines, sans, cependant, avoir éprouvé ce sentiment lorsqu'il l'a réellement franchi.

FIFTEEN YEARS AGO IN VAL FORMAZZA.

By A. CUST.

On September 19, 1878, I looked down from the southern summit of the Basodino * on the long reach of Val Formazza, conjecturing the position of the hotel at Tosa Falls, to which I was bound. The district was then unknown to me; I had merely taken the route in

* I found a cairn near the top.

Digitized by Google